

La Nuit de Pâques.

En 187... un Samedi Saint. Depuis longtemps déjà, les ténèbres obscures régnaient sur la terre paisible. Encore tiède de la chaleur du jour et caressée par la brise vivifiante d'une gelée nocturne de printemps, elle semblait respirer doucement à pleins poumons. Son haleine s'exhalait en blancs brouillards. Pareils aux tourbillons des fumées d'encensoir, et jouant sous les rayons étincelants de myriades d'étoiles, ils s'élevaient vers le ciel majestueux, à la rencontre de la fête qui venait. Tout était calme. Le petit chef-lieu N... pénétré par la fraîcheur de la nuit, était devenu silencieux, tandis que s'avancait l'heure où du haut du clocher de la cathédrale, allait retentir le premier coup. La ville ne dormait pas cependant. Sous le voile humide des ténèbres, dans l'ombre des rues désertes, muettes, on devinait l'attente discrète. De temps à autres passe, isolé, un travailleur que la fête a failli surprendre péniblement courbé sur un ouvrage rebelle; une voiture de place roule avec bruit... Et de nouveau le calme revient... En vérité, toutes les fenêtres sont illuminées, elles étincellent. La vie a quitté les rues, elle s'est réfugiée à l'intérieur, dans les hôtels somptueux et dans les modestes demeures. Sur la ville, sur les champs, sur la terre entière, plane l'invisible souffle de la fête qui s'approche, de la fête du dimanche de Pâques et de la Résurrection. La lune était sous l'horizon, et la ville restait plongée dans l'ombre d'une large colline, que dominait un grand bâtiment morné dont les lignes étranges, rigides et sévères dessinaient le triste profil sur l'azur étoilé. Dans l'obscurité opaque des murailles, on distinguait à peine le trou sombre et béant du portail. Quatre tours se dressaient aux quatre coins de l'édifice, décapant leurs toits pointus sur le firmament. Mais voici que du sommet de la cathédrale se détache un coup sonore, il glisse dans l'atmosphère mélancolique de la nuit qui s'éveille... Après le premier coup, un second, un troisième... Et immédiatement, de points différents et sur des tons variés, sonnent et chantent les cloches dont les voix s'étendent. Les carillons se mêlent, s'entrelacent en une harmonie puissante, originale; ils se balancent mollement, ils semblent tourner dans les airs... Du lugubre bâtiment qui projette sa noire silhouette sur la ville, s'élevaient aussi des sons félix et frêles; ils frémisaient dans la nuit, comme misérables et impuissants à s'unir à l'accord vigoureux des autres, à s'élever avec lui vers les hauteurs constellées. Le tintement des cloches cesse... Les ondes se sont dissipées et perdus dans l'espace. Le silence de la nuit ne reprend ses droits pour tant que peu à peu, pendant longtemps encore on croit entendre dans les ténèbres un écho vague et mourant, ainsi que la vibration d'une corde qu'on ne voit pas et qui serait tendue dans les airs... Les lumières des maisons se sont éteintes et les fenêtres des églises étincellent. Une fois de plus, la terre va saluer l'antique formule de victoire, de paix, d'amour et de fraternité. Là-haut, dans le sombre portail du bâtiment sinistre, les verrous ont griné. Un demi peloton de soldats dont les armes résonnent dans les ténèbres, est sorti afin de relever de leur faction les sentinelles de nuit. Ils se dirigent vers les angles de l'édifice et s'arrêtent un instant près des factionnaires du groupe d'hommes qui fait comme une masse d'ombre, une forme se détache d'un pas cadencé, tandis que la sentinelle qu'on relève vient se perdre dans ce tas noir et vague... Puis le demi-peloton se remet en marche et continue le tour de la haute muraille qui enclose la prison. Du côté de l'Ouest, c'est une jeune recrue qui prit la faction. Ses mouvements étaient encore empreints de la gaucherie villageoise, son visage d'adolescent exprimait cette attention soutenue d'un novice qui, pour la première fois, va endosser la responsabilité d'un poste important. Il fit face au mur, laissa glisser son arme dans la croisée résonna sur le sol, avança de deux pas et, sur un dimitteur, s'arrêta épaule contre épaule à la hauteur du factionnaire. Celui-ci tourna légèrement la tête et débita les recommandations réglementaires sur le ton d'usage. — D'un angle à l'autre... être bien attentif... ne pas dormir, ni s'endormir; disait-il avec rapidité. La recrue écoutait avec la même attention soutenue. Dans ses yeux passait un reflet inexprimable de tristesse. — Compris demanda le caporal. — Oui, compris. — Eh bien! ouvre l'œil, dit encore le premier soldat sur un ton sévère; puis, plus amicalement: Ce n'est rien, Fédélie, ne t'étrécis pas! Quoi! tu n'es pas une femme... Ce n'est pas le diable, pour que tu en aies si peur. — Pourquoi le diable? demanda naïvement Fédélie qui ajouta, pensant: Je ne saurais dire moi-même ce que j'éprouve... Quelque chose me pèse sur le cœur, mes bons... Cot avert d'une simplicité presque enfantine arracha un éclat de rire au groupe de soldats. — Voilà, bien un paysan de nos campagnes maternelles! gromme-



PLACE DE LA CONCORDE.

la le caporal avec une pitié dédaigneuse. — Et il commanda sèchement: — R-rr-rr-rr... Marche!... La garde s'éloigna d'une marche rythmée, pour disparaître aussitôt derrière la saillie de l'angle. Le bruit de ses pas ne tarda pas à s'éteindre. Le nouveau factionnaire, le fusil sur l'épaule, se mit promener lentement du mur... En même temps que résonna le dernier coup de cloche, l'intérieur de la prison commença à s'animer. Depuis longtemps déjà ce ténébreux et triste bâtiment n'avait vu de nuit aussi agitée. Les portes des cellules s'ouvraient. Une après l'autre, comme si c'était la grande voix de la liberté que venaient d'apporter les carillons des cloches. Les hommes, vêtus de khakos gris, le dos marqué du fatal morceau de drap de couleur, arrivaient les couloirs, en longues séries, deux par deux, et entraient dans l'église où les lumières resplendissaient. Les deux files, à droite et à gauche, avançaient, montaient et descendaient les escaliers, dans un vacarme confus de pas que dominaient le cliquetis des armes et le choc des chaînes de fer qui se heurtaient. Dans l'église, qui était spacieuse, la foule se dirigeait vers des enclos entourés de grilles. Elle se tassait là, silencieuse. De solides barreaux de fer quadrillaient également les fenêtres de l'église... La prison s'était vidée. Seules, les cellules des quatre tours angulaires étaient demeurées fermées sous leurs solides verrous. Quatre prisonniers isolés se promenaient tristement dans ces logettes rondes, tournant de temps à autre une oreille vers la porte, afin d'entendre des bribes du chant d'église qui montait jusqu'à eux et qu'ils écoutaient avidement... Cependant, dans une des chambres communes, un malade était resté, étendu sur le lit de planches. L'inspecteur, prévenu de cette maladie subite, vint voir le prisonnier, lorsque ses camarades furent partis pour l'église. Il se pencha sur lui, regarda au fond de ses yeux qui brillaient d'un éclat extraordinaire, stupides et fixés. — Ivanoff! écoute, Ivanoff! appelle l'inspecteur. Le prisonnier ne bougea pas. Il balbutiait des paroles inintelligibles d'une voix enrouée, ses lèvres congestionnées remuaient avec effort. — Demain, à l'infirmerie! ordonna l'inspecteur. Il sortit et laissa près de la porte un surveillant. Celui-ci examina le fiévreux avec attention, puis secoua la tête: — Eh! vagabond, vagabond! fit-il. Je crois bien, mon petit, que ta carrière est terminée. Décidant qu'il n'y a plus rien à faire, il s'est éloigné du côté de l'église, et, installé près de la porte qui est fermée, il commence à suivre la messe, tombant à tout moment sur le sol et exécutant les saluts. Les discours incompréhensibles du malade entrecoupaient le silence de la chambre déserte. C'était un homme pas encore vieux, fort et musculeux. Il voyait dans le délire les derniers événements de sa vie, et ses traits étaient convulsés par une expression de souffrance. La fatalité a joué un mauvais tour au vagabond. Il a marché mille verstes à travers la taïga, à travers les montagnes sauvages, il a affronté mille dangers et supporté toutes les privations. La nostalgie brûlante le fouettait, une seule espérance le guidait: «Revoir les siens... ne fût-ce que pour un mois, une semaine... passer un instant auprès d'eux... puis, arriver que pour...» Et à une centaine de verstes du village natal, il a été renversé; on l'a réintégré dans cette prison... Mais voici qu'il cesse de divaguer. Ses yeux s'élargissent, sa respiration devient plus égale. Des lèvres plus riants planent sur sa tête en feu.

...La taïga bruit... Il connaît ce murmure régulier, harmonieux, libre. Il a appris à distinguer et la voix d'ensemble de la forêt, et la parole de chaque arbre. Là haut, très haut, la verdure épaisse et sombre des pins majestueux résonne... Les épinettes font entendre des murmures lents et vibrants. Le mélèze joyeux et éclatant agite ses branches flexibles. Le tremble frémit, son feuillage craintif palpète... L'oiseau sauvage siffle; le ruisseau fuit, turbulent et tapageur, dans les ravins pierreux, tandis que la volée des pies loquaces, limiers de la taïga, plane dans les airs et suit le chemin que prend le vagabond, invisible dans les halliers, pour traverser la forêt. Le malade se sentit comme enveloppé du vent libre de la taïga. Il se mit sur son séant et soupira profondément. Ses yeux se fixèrent devant lui, devinrent attentifs et, soudain, brillèrent d'un lueur de raison... Le vagabond — ce forat dont la profession est de s'évader — voyait devant lui un phénomène incroyable: une porte ouverte... La puissance de l'instinct secoua tout son organisme qu'avait affaibli la fièvre. Toute trace de divagation disparut soudain, ou du moins son délire se porta sur une idée unique qui surgissait du chaos de ses pensées, ainsi qu'un rayon de lumière éclatante: «Seul, et la porte ouverte!» D'un bond, il fut debout. On eût dit que toute la chaleur de son cerveau congestionné avait afflué dans ses yeux, dans son regard fixe, tenace, terrible... Quelqu'un, au loin, sort de l'église et on laisse la porte ouverte durant un instant... Le chant harmonieux, adouci par la distance, apporte ses vagues jusqu'à l'oreille du vagabond, puis s'assourdit et s'éteint... Une expression de tendresse s'est répandue sur sa figure pâle. Ses yeux se voilent, et dans son esprit, se dresse ce tableau que depuis longtemps son rêve caresse: une nuit calme, le murmure des pins qui penchent leurs branches sombres sur la vieille église du village natal... la foule amie, des lumières sur la rivière, et... ce même chant... Afin de l'entendre là-bas, au milieu des siens, il va se dépêcher en route... Pendant ce temps, au bout du corridor, près de la porte de l'église, le surveillant pria avec ferveur et inclinait ses saluts jusqu'à terre... La jeune recrue, armée de son fusil, marche le long du mur. Devant lui, jusqu'à l'horizon, s'étend un champ uni, à peine débrisé de sa neige. Un vent léger le parcourt; il agite les hautes herbes sèches de l'an passé qui murmurent; il emplit l'âme du soldat de calme et de mélancolie. Le factionnaire s'arrêta, le dos au mur; il laissa glisser son fusil jusqu'à terre et, les mains sur le canon, la tête appuyée sur ses mains, il s'absorba dans une profonde rêverie. Il ne parvenait pas encore à s'expliquer pourquoi il était là, par cette nuit solennelle, la veille de Pâques, avec un fusil, près d'un mur, avec ce champ désert devant lui. Sur tous les points, il était encore un vrai moujik, bien des choses qui sont familières aux soldats lui échappaient, et ce n'est pas sans raison qu'on le taquinait, en l'appelant paysan. Il y a si peu de temps qu'il était libre maître de son bien, de son champ, de son travail... et à présent, le terreur instinctive, inexplicable, sans motifs, le poursuivait à chacun de ses pas, à chacun de ses mouvements, rompant sa nature de jeune rustre aux apertures de la sévère discipline. Au moins, en ce moment, il était seul... La perspective du champ désert ou ses regards se perdaient et le sifflement des herbes sèches qu'agitait le vent, le plongeaient dans une sorte d'assoupissement, et devant les yeux du jeune soldat passaient des ima-

ges familières et chères... Lui aussi, il voit son village, le même vent y souffle, l'église brille sous les lumières, et au-dessus d'elle, les sombres pins balancent leurs cimes vertes... De temps à autre, il paraît revenir à la réalité présente, et dans ses yeux gris, perplexes, on pourrait lire cette question: «Qu'y a-t-il? Pourquoi ce champ? Pourquoi ce fusil, ce mur...» Cet état de conscience ne dure qu'un instant; bientôt le murmure indécis du vent de la nuit lui montre de nouveaux tableaux du pays natal, et de nouveau le soldat s'assourdit, appuyé sur son fusil... Près de la place qu'occupe le factionnaire, sur la crête du mur, apparaît une masse sombre: c'est une tête d'homme... Le fuyard contemple le champ qui s'étend vers l'horizon et la lièze à peine esquissée de la forêt lointaine... Sa poitrine s'élargit, il aspire à pleins poumons la fraîche et libre haleine de la nuit protectrice. Il se penche par les mains et se laisse glisser doucement le long du mur... La sonnerie joyeuse des cloches retentit et réveille la nuit silencieuse. Dans la prison, la porte de l'église s'est ouverte, la procession religieuse défille dans la cour, tandis que de la nef s'échappent des flots de chants et d'harmonies. Le soldat tressaille, il se redresse, il ôte son képi pour faire le signe de la croix, et... le bras levé vers le front, il demeure glacé d'épouvante... Le vagabond venait d'atteindre le sol: il s'entuyait à toutes jambes à travers les champs. — Halte! halte!... mon mignon, mon chéri!... s'écrie le factionnaire qui lève son fusil avec terreur... Cette peur latente qui tout à l'heure l'oppressait, le saisit frémir, prend corps, fond sur lui, se dégageant de cette forme grise qui se sauve, vague, effrayante. «Le service, la responsabilité!... ces deux mots passent comme un éclair dans le cerveau du soldat. Il éprouve le frisson, il vise le fuyard. Avant de tirer, il ferme piteusement les yeux... Et de nouveau, sur la ville, tournant dans les airs, planant le tintement varié des carillons qui mêlaient leurs hymnes sonores... et de nouveau la cloche fêlée de la prison s'agitait et frémissait dans un gémissement d'oiseau blessé. De l'intérieur de la prison, montaient en gerbes harmoniques qu'emportait le vent des campagnes, les premiers accords du chant triomphant: «Le Christ est ressuscité!» Soudain, de l'autre côté du mur, dominant les sonneries, retentit un coup de fusil... Un gémissement, le faible cri d'une agonie, une plainte indéchiffrable, lui répond immédiatement. Et, durant quelques secondes, tout redevient silencieux... Seul, au-dessus du champ désert, l'écho lointain renvoie, comme un murmure attristé, les derniers roulements du coup de fusil.

**AUTOUR**  
**L'OBELISQUE**  
Nous avons dit, il y a quelques jours, que l'hôtel de la place de la Concorde, dépendant de la succession de la marquise de Plessis-Bellière, qui avait été adjugé pour la somme de treize cent mille francs, n'ayant pas eu de surenchère, était définitivement acquis à son adjudicataire, M. Robert Lebady. Rappelons que ce n'est pas par spéculation que M. Robert Lebady a fait son acquisition, mais dans le but d'être agréable à l'Automobile-Club dont il est un des membres les plus actifs. Et, à cet effet, il a formé une société civile qui comprend MM. le baron de Zuylen, le comte de Dion, le comte de Chasseloup-Laubat, Réopé, de La Baume-Pluvinel, Deutsch, Lavoignat, Dufayel, Rives, Henri Méniér, Lehideux-Veruimmen et Robert Lebady. Cette société a décidé que son locataire, l'Automobile-Club, n'aurait à payer que l'intérêt ordinaire du capital engagé. Le cercle de la rue Royale, dont l'immeuble est mitoyen de celui de l'hôtel Plessis-Bellière, songeait, nous l'avons dit, à surenchérir; mais, pour ne pas se mettre en rivalité avec un autre club, il a galement renoncé à ses projets. Le merveilleux bâtiment de la place de la Concorde que la marquise de Plessis-Bellière avait légué au Pape et qui a été la cause d'un long procès dans lequel M. Waldeck-Roussseau plaide pour S. S. Léon XIII, est un des plus riches spécimens de l'architecture française. Il mérite qu'on s'y arrête un instant, ainsi, d'ailleurs, que les autres hôtels de la place de la Concorde, la plus imposante, la plus grandiose qui soit au monde. La place de la Concorde fut tracée, en 1747, sur les plans de Gabriel, le célèbre architecte, l'auteur également du paréement et des constructions de la rue Royale. Ce n'était auparavant qu'une espèce d'esplanade dont une partie servait à renfermer les marbres du Roi. La place tracée, et pour rendre un hommage éclatant à Louis le Bien-Aimé, qui venait d'échapper à une maladie mortelle, le prévôt des marchands et ses échevins décidèrent d'y élever une statue équestre à la gloire du souverain. La première pierre du piédestal en fut posée le 22 avril 1774. Commencée par Bouchardon, la statue fut terminée par Pigalle et inaugurée en 1788. Sur les quatre angles du socle se détachaient: la Force, la Paix, la Prudence et la Justice. Le jour même de l'inauguration, on pouvait lire sur l'un des côtés du piédestal ce distique irrévérencieux: «Hé! belle statue, oh! le beau piédestal. Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.» On ne connut jamais l'auteur de cette facétie, mais d'aucuns prétendent qu'elle était l'œuvre de Louis XV lui-même. En 1772, la foire Saint-Ovide, qui faisait une concurrence effrénée aux foires de Saint-Germain et Saint-Cloud, vint s'installer place de la Concorde, au grand déplaisir des nobles habitants

des hôtels environnants. Ceux-ci avaient adressé une supplique au Roi pour que la foire fut déplacée, quand, dans la nuit du 22 au 23 septembre 1777, un terrible incendie réduisit en cendres toutes les barraques de la foire qui disparut ainsi et ne s'établit point ailleurs. Un décret du 10 août 1792 ordonna la destruction de toutes les statues représentant des Rois ou des attributs de la royauté, et l'œuvre de Bouchardon et de Pigalle fut anéantie. Le 25 décembre 1836, on vit s'élever au milieu de la place l'obélisque de Louqsor, présent du pacha d'Egypte, qu'avait ramenée à Paris Le Bas, ingénieur de la marine, et qui ornait depuis des siècles, Thèbes, la ville aux cent portes. Bientôt commencèrent des travaux d'embellissement de la place, autour de laquelle s'élevèrent les statues de Lyon, Marseille, Bordeaux, Rouen, Nantes, Lille, Toulouse et Strasbourg. Est-il besoin de rappeler que cette place de la Concorde, aujourd'hui si joyeuse, fut en 1793 la place Rouge, celle où se dressait en permanence l'chauffard révolutionnaire, dont les plus augustes victimes furent Louis XVI et Marie-Antoinette? Pour en revenir à l'hôtel qui nous occupe, disons qu'il a été construit par Gabriel pour Rouillé de l'Estang, secrétaire du Roi et trésorier général des deniers de la police. A sa mort, il devint la propriété de sa nièce, femme du chancelier de Pastoret, qui le légua au marquis de Pastoret, son fils et enfin à sa belle-fille, la marquise de Plessis-Bellière. Tous les Parisiens connaissent la physionomie de cet hôtel dont les arcades du soubassement éclairaient une galerie couverte que ferment des grilles en fer. En le construisant, l'architecte Gabriel a voulu certainement rivaliser dans la disposition de ses colonades avec Perrault, l'auteur de celles du Louvre. Quoiqu'il en soit, l'architecture de Gabriel est de l'éclat, de la richesse et de l'élégance. L'intérieur de l'hôtel renferme de superbes panneaux, attribués à Fragonard, les appartements en sont royalement distribués et les salons en enfilade lui donnent un caractère grandiose qu'on ne retrouve plus dans les constructions modernes. A côté, et formant l'angle de la rue Royale, est une autre magnifique demeure occupée par le Cercle de la rue Royale, ancien hôtel de Coislin qui fut aussi célèbre par ses réceptions que par l'esprit redoutable de la marquise de Coislin. La marquise de Coislin, qui personnifiait le type le plus accompli de la grande dame, était justement considérée comme la plus fine, la plus mordante des femmes de la Cour. — Pourquoi, lui demanda-t-on un jour un financier de ses amis, vous sied-il de critiquer tout le monde? — Oh! répondit-elle en souriant, c'est pour ne pas faire comme les autres. Ainsi, le crié par dessus les toits que vous êtes un honnête homme. Vis-à-vis l'hôtel Coislin est le ministère de la marine, autrefois le garde-membre de la Couronne qui possédait une multitude d'objets d'art. Les diamants de la couronne étaient renfermés dans les tiroirs d'une commode. Un inventaire de 1777 constata la disparition de beaucoup de pierres précieuses. Vers la fin de 1792 un vol, considérable fut commis au Garde-Meuble; le plus grand parti des diamants avait été enlevé. Le Nancy, que Jacques II, roi d'Angleterre, avait cédé à Louis XIV, et le Régent, qu'en 1717 le Régent avait payé deux millions, avaient été enlevés; heureusement les voleurs furent arrêtés, et, à peu de chose près, tout fut retrouvé. Napoléon changea la destination du Garde-Meuble, qui devint le ministère de la marine, et les merveilles qu'il renfermait allèrent trouver abri dans les divers musées et palais nationaux. Le groupe d'hôtels, dont fait partie l'hôtel Plessis-Bellière, est composé maintenant d'appartements particuliers occupés par le marquis de Chabans, le comte R. de Sonzeaux, le baron et la baronne Finot, le comte de la Montgèrie, Mmes Demont, de Montégut, la comtesse Sallis, le comte et la comtesse de Bourbon-Chabans, le comte et la comtesse J. de Gontaut, le duc, la duchesse et le prince de Polignac, etc. Ce n'est qu'au mois d'octobre prochain — certains baux n'arrivent à fin qu'à cette époque — que l'Automobile Club, prendra possession de son nouveau local. Jusque-là certains travaux d'aménagement seront entrepris, mais que les amis de l'archéologie ne se mettent point martel en tête: l'architecture de l'hôtel sera respectée, et rien de ce qui fait sa grandeur ne sera amoindri! Mais le respect du passé ne nuira point cependant aux exigences du progrès. D'immenses remises seront installées, et un garage monumental abritera aisément trois cents machines.

**DE TOUT UN PEU.**  
Depuis que les Etats-Unis sont en conflit avec l'Espagne, il est un mot que tous les journaux emploient et dont peu de personnes connaissent la signification exacte et l'origine; il s'agit du mot «jingoïste». D'après un anglais interrogé à ce sujet, «jingo» n'est qu'un mot d'argot inexpressif qui correspondrait à notre mot «chavrin» ou «coardier». Il est entré dans le langage courant de puis qu'il figurait, vers 1887, dans une chanson patriotique de café-concert qui eut un très grand succès et fut des plus populaires. Voici la traduction du couplet dans lequel il était employé: «Nous n'attaquons personne, mais by jingo! qu'on ne s'y frotte pas, nous avons tout ce qu'il faut pour lutter.» «By jingo!» était, dans cette chanson, un petit juron anodin, quelque chose comme notre «sac à papier!» Il est resté depuis pour exprimer le chauvinisme en Amérique, le «jingoïsme», et, du café-concert, ce vocable est passé jusque dans le langage parlementaire des Etats-Unis. Les médecins à Londres. Sait-on combien Londres compte actuellement de médecins? Exactement 34,642. Et de dentistes 7,4937. Les médecins sont, paraît-il, tous munis de diplômes en règle. Quant aux dentistes, 1,614 seulement ont étudié dans les écoles et hôpitaux d'Albion, — ce qui n'empêche pas les trois mille autres d'exercer ou de soigner les molaires de leurs concitoyens. Un chef-d'œuvre pour l'exposition de 1900. La manufacture de Sévres, vire par en ce moment un surtout à biscuit, dont le modèle a été exécuté par le sculpteur Frémiet, de l'Institut. C'est le chef-d'œuvre que la manufacture nationale compte exposer en 1900. L'une des quatre pièces principales qui doivent le constituer est déjà sortie des fours, et en parfait état, malgré ses dimensions et son extrême délicatesse. L'ensemble du surtout se compose de quatre groupes, mesurant de soixante quinze à quatre vingt-cinq centimètres de hauteur; d'une pièce de milieu très basse et de six petits groupes de chaise, en bouts-de-table. A droite de la pièce de milieu — un soleil couchant — seront placés une Apothéose d'Hercule et, séparé de ce groupe, un quel travail encore M. Frémiet, par un va-et-vient de la Char de Diane, un Diane du Nord, coiffée de la trabouciuse russe, emportée par des rennes et chargée de défenses.

DEFINITIONS.

- L'Amitié. Un lien très doux, celui de la bourse s'étrangle parfois.
- Le Bonheur. Oiseau rare qu'on poursuit avec un sac de sel et qui n'a pas de queue.
- La Patience. Un jeu de patience.
- La Mode. Passe-port du ridicule.
- La Vérité. Une plante rare que bien des gens aiment à cultiver dans le jardin d'autrui.